

**“ Lettres du R. P. Juste d’Urbin ” à Antoine d’Abbadie
Manuscrit BnF NAF 23852, fol. 3- 128v**

Anaïs Wion

► **To cite this version:**

Anaïs Wion. “ Lettres du R. P. Juste d’Urbin ” à Antoine d’Abbadie Manuscrit BnF NAF 23852, fol. 3- 128v: Notes de travail. 2012. halshs-02863840

HAL Id: halshs-02863840

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-02863840>

Preprint submitted on 10 Jun 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Lettres du R. P. Juste d'Urbin » à Antoine d'Abbadie

Manuscrit BnF NAF 23852, fol. 3- 128v

Notes de travail¹ par Anaïs Wion, CNRS, IMAFanais.wion@univ-paris1.fr**Présentation du manuscrit**

Le manuscrit des Nouvelles Acquisitions Françaises n°23852 conservé à la Bibliothèque Nationale de France à Paris contient une partie de la correspondance scientifique d'Antoine d'Abbadie avec les missionnaires catholiques en Éthiopie (Juste d'Urbin, le père Léon des Avanchers et Mgr. Taurin Cahagne). Antoine d'Abbadie avait classé son courrier et folioté les lettres qu'il a reçues les unes à la suite des autres, très certainement dans l'ordre de réception (certaines sont non datées). Cela a servi de guide pour la mise en ordre opérée par la BnF, qui a aussi réalisé la reliure dans un même volume et la reprise d'une foliotation continue. Les lettres de Juste d'Urbin se trouvent aux folios 3 à 128v. Elles sont au nombre d'une cinquantaine, écrites entre 1847 et 1856, c'est-à-dire de son arrivée en Éthiopie jusqu'à la fin de son année d'exil au Caire et son décès. Nous ne disposons pas des lettres d'Antoine lui-même à Juste d'Urbin. Il n'a pas adjoint à ses archives les copies de ses lettres comme il l'avait pourtant fait pour les deux autres correspondants de ce volume ou pour ses correspondances avec ses informateurs éthiopiens à Jérusalem par exemple (copies conservées à l'Institut de France).

Dans ses lettres, Juste d'Urbin donne des informations sur son travail relatif à la littérature et aux études classiques éthiopiennes, en particulier son dictionnaire amharique et sa grammaire guèze,

¹ Manuscrit consulté du 12 au 16 mars 2012, puis mi-avril 2012 dans le cadre du travail sur les *Ḥatatā Zar'a Yā'eqob* et *Ḥatatā Walda Ḥeywat* qui donna lieu à l'écriture et la publication des trois articles suivants : **Aïssatou Mbodj-Pouye et Anaïs Wion**, « L'histoire d'un vrai faux traité philosophique (*Ḥatatā Zar'a Yā'eqob* et *Ḥatatā Walda Ḥeywat*) ». Introduction : Enquête sur une enquête », *Afriques*, 2013. <http://journals.openedition.org/afriques/1060> ; **Anaïs Wion**, « L'histoire d'un vrai faux traité philosophique (*Ḥatatā Zar'a Yā'eqob* et *Ḥatatā Walda Ḥeywat*) ». Épisode 1 : Le temps de la découverte. De l'entrée en collection à l'édition scientifique (1852-1904) », *Afriques*, 2013, <http://journals.openedition.org/afriques/1063> ; **Anaïs Wion**, « L'histoire d'un vrai faux traité philosophique (*Ḥatatā Zar'a Yā'eqob* et *Ḥatatā Walda Ḥeywat*) ». Épisode 2 : Le temps de la démystification et la traversée du désert (de 1916 aux années 1950) », *Afriques* 2013, <http://journals.openedition.org/afriques/1316>.

ainsi que sur l'acquisition de manuscrits. Les textes des *Ḥatatā*, leurs découvertes et leurs copies, sont présentés en détail. Il donne aussi très régulièrement les informations dont il dispose sur la guerre entre Gošu, le *rās* Ali et Kāsā, jusqu'à la victoire définitive de celui-ci et son couronnement en tant que *neguša nagašt* Tēwodros. Juste d'Urbino parle enfin beaucoup de lui, de sa misère matérielle (il compte beaucoup sur l'aide financière d'Antoine d'Abbadie), de sa fatigue intellectuelle (le dégoût de la vie, la folie sont des thèmes très présents), de sa croyance en la Providence, enfin de son peu d'estime pour les institutions comme pour les hommes, européens ou abyssins. Il voue à Antoine d'Abbadie un amour extrême, exigeant, en même temps qu'il le raille de sa mauvaise maîtrise du ge'ez ou qu'il l'apostrophe vertement pour la rareté et la froideur de ses lettres. Sa façon de s'exprimer sort parfois du champ de la bienséance qui siérait à une correspondance scientifique entre deux intellectuels du milieu du XIX^e siècle. On sent dans ces lettres un homme en proie à une très vive agitation sentimentale et intellectuelle, à une insatisfaction permanente, à une soif de savoir combinée avec le sentiment de l'inutilité de ce dernier.

Comme éléments de comparaison pour évaluer la spécificité de cette correspondance de Juste d'Urbino avec Antoine d'Abbadie, on dispose des lettres qu'il écrivit à Nascimbeni, publiées par F. Tarducci².

Note sur la transcription

J'ai souvent rectifié les accentuations et ajouté des majuscules manquantes en début de phrase, pour simplifier la lecture. J'ai parfois rétabli l'accentuation lors de ma prise de note. J'ai mis des (sic) devant les fautes les plus criantes. Par contre, j'ai laissé tels quels les barbarismes et fautes de syntaxe. Enfin, Juste emploie un système de translittération que je n'ai pas toujours entièrement retranscrit. Tous les soulignements sont de lui.

Choix dans le dépouillement et la prise de notes

J'ai pris note en priorité des informations relatives à l'activité scientifique et intellectuelle de Juste d'Urbino. Cette correspondance est aussi très riche en informations relatives à la situation politique et religieuse³, et fourmille de détails sur la vie quotidienne, en particulier sur les biens de première nécessité.

² TARDUCCI, F., 1899, *P. Giusto da Urbino, missionario in Abissinia, e le esplorazioni africane*, Bologne.

³ Ces lettres ont été utilisées à cet égard in : TROZZI, N., 1988, « Il P. Giusto da Urbino e l'ascesa di Teodoro II al trono di Etiopia », *Africa : Rivista trimestrale di studi e documentazione dell'Istituto italiano per l'Africa e l'Oriente*, vol. 43, n° 2, p. 213-230.

Fol. 5-6 : Lettre non datée, datable de la première moitié de 1847

[Antoine note qu'il y a répondu en juillet 1847 et que sa lettre était adressée à Juste qui est alors en « pays galla »]

→ Juste d'Urbino se permet d'adresser son amitié à Antoine, alors en Éthiopie et qu'il ne connaît quasiment pas, sous prétexte que sa mère (à Juste) était elle-même française et que « les Français sont gentils par excellence ».

Dès cette première missive, Juste d'Urbino mentionne son ascendance française, son goût pour la langue française, qui va se transformer au fur et à mesure de la correspondance en dégoût affiché pour l'Italie et la langue italienne. Ce point commun le lie dès le départ à Antoine.

Il n'a de cesse de s'excuser de sa très mauvaise maîtrise du français. Son français est néanmoins très bon, on y observe de légères fautes grammaticales et surtout une utilisation très succincte de l'accentuation.

Fol. 7 : date ?

→ Juste remercie Antoine avec un enthousiasme touchant pour la lettre qu'il lui a envoyée. Il lui dit que la mission de Massaja l'attend en Agamé. Juste a lu Pero Paez et James Bruce, puisqu'ils les citent à cette occasion.

Fol. 9-10 : Nov. 47, à Guola [lieu où se tient la mission dans l'Agamē]. Adressée à Antoine, à Gondar.

→ C'est la première occurrence du sceau de Juste. Il y est écrit የሥጋስ et en dessous, un mot en arabe, fort probablement la même chose. Il a donc déjà son identité abyssine, Yostos, et orientale, pour marquer sa correspondance depuis l'Éthiopie, correspondance qui passe par des zones arabophones. Était-ce quelque chose d'usuel chez les missionnaires envoyés en Orient ?

Lettre qui se termine par : « Adieu, Monsieur, souvenez-vous souvent de votre pauvre Just

(sic), qui est encore occupé à alpabétiser (sic) votre Dictionnaire Galla. Ce retard provient de ce que l'on me l'avait enlevé pour le copier. Faites que je puisse venir aussitôt vous porter le drap rouge que j'ai déjà en ma main, pour aller ensuite laisser ma peau, Dieu sait où..... ! »

→ On y trouve déjà l'expression de l'admiration de Juste pour Antoine.

Aussi, dès 1847, partir en mission hors des terres chrétiennes c'est risquer sa peau, une peur qui va rester une des hantises de Juste d'Urbin.

Fol. 13-14 : 20 septembre 1850, écrite du Goğgam.

→ Cette lettre mit un an et demi à arriver en France où Antoine d'Abbadie est désormais définitivement de retour.

« Monsieur mon cher ami

Gojam 20 Septembre 1850

Je vous ai écrit plusieurs fois, mais pas un mot de réponse. Pourtant je ne vous oublie pas ምክንያተ፡ የኅሥሥ፡ብእሲ፡ ዘይፈቅድ፡ ይትፈለጥ፡ እምአዕርፋኩቲሁ። [il cherche un prétexte, l'homme qui veut se séparer de ses amis].

J'ai appris assez bien le ግዕዝ [ge'ez] et je suis très content d'avoir suivi votre conseil de l'apprendre. Il m'a coûté bien de patience mais à présent se vérifie en moi le proverbe ትዕግሥትሰ፡ በጊዜሁ፡ ይከውን፡ መሪረ፡ ወድኅሬሁ፡ ይጥዕም፡ እመዓር። [la persévérance en son temps est amère, mais par la suite elle est plus douce le miel]. Seulement ma pauvreté ne me permet pas d'avoir beaucoup de livres. J'ai fait écrire tout le ፍትሐ፡ ነገሥት፡ [Fetha Nagašt] pour 5 talaris ce qui est bon marché. Voyant en Ludolf qu'il avait en étiopique (sic) un livre de Philosophie je l'ai cherché partout. On m'a apporté un gros volume qui en effet est intitulé መጽሐፈ፡ ፍልስፋ፡ [Maṣḥafa Felsefā]. Mais excepté quelques sentences morales des anciens philosophes grecs il n'y a rien de philosophe. C'est une longue prêche aux moines et des louanges aux chérubins et aux séraphins à Abraham et à St Georges etc. »

Suit le récit de la situation politique.

4 C en interligne supérieur.

5 Il s'agit du manuscrit BnF Eth. Abb. 200, copié à Bētālehēm par le *dabtārā* Gabra Māryām.

→ Cette lettre montre d'abord son intérêt et sa maîtrise du ge'ez et de l'amharique. On y apprend que Juste tient Antoine pour responsable de son investissement dans l'apprentissage du ge'ez, ce qui explique pourquoi il va ensuite lui demander d'être attentif à ses travaux et qu'il les lui dédiera entièrement.

Cette lettre révèle aussi sa recherche d'un texte philosophique en Éthiopie, motivée par une phrase de Ludolf qui demeure à la fois un maître à penser et un contre-exemple puisque Ludolf n'est pour Juste qu'un érudit de salon, contrairement à lui qui s'instruit auprès des maîtres éthiopiens. Cette ambivalence par rapport à la figure du maître parcourt toute la correspondance de Juste d'Urbain et structure aussi son rapport à Antoine d'Abbadie qu'il vénère autant qu'il abhorre, qu'il veut dépasser et à qui pourtant il se soumet.

Fol. 15-16 : Debra Tabor, 25 octobre 1851.

→ C'est la première lettre numérotée par Juste d'Urbain lui-même et elle porte le n° 8. Cela laisse penser qu'il avait conservé des brouillons de sa correspondance. Il y parle abondamment du dictionnaire ge'ez-latin de 5000 mots qu'il a réalisé, en corrigeant celui de Ludolf d'après les dires des *mamherān*. C'est dans cette lettre que se trouve la première mention à sa traduction en ge'ez des *Soirées de Carthage*, alors en cours.

Fol. 15v « S'il vous plaira de profiter de mes travaux, je serai content de travailler pour ceux qui apprennent (sic) l'Ethiopique et pour vous qui êtes le Directeur en chef de l'Académie Ethiopique. Pour moi je ne cherche ni nom, ni gloire : je cherche à vivre en paix en travaillant selon l'ordre de Dieu *in sudore vultus tui vesceris pane*⁶ -----

On m'a envoyé les Soirées de Carthage par Mr L'abbé Bourgade. Croyant faire une chose utile pour la religion chrétienne, je les traduis en giiz. J'ai déjà traduit six dialogues après j'en ferai (sic) écrire quelque copie pour ceux qui aiment à voir la supériorité de la religion de Jésus Christ au dessus de la religion de Mohammed. »

6 Précepte paulinien : l'homme mange à la sueur de son front.

Fol. 17-18; 1 mars 52, de DT

→ Juste se fâche du silence d'Antoine qui ne fait pas honneur aux nombreuses lettres que Juste lui envoie. Il lui reproche de l'avoir incité à écrire et de n'être pas récompensé en retour ne serait-ce que par des lettres. Il se présente comme très pauvre et n'ayant que sa science à partager. Il utilise alors le proverbe ሀብታም፡ በከብት፡ ደኃ፡ በጉልበት። que l'on retrouvera dans l'adresse en latin accompagnant la première copie du *Hatatā Zar'a Yā'eqob* (ms. Éth. Abb. 234). La porosité entre cette lettre et le manuscrit des *Hatatā Zar'a Yā'eqob* ne s'arrête pas à l'exergue de ce dernier, ainsi qu'on va le voir dans le long passage en ge'ez retranscrit ci-après, le tout premier que s'autorise Juste d'Urbain dans sa correspondance. Ce passage reste dans une tonalité habituelle qui est celle de la plainte. Juste d'Urbain y réclame, une fois de plus, le soutien financier d'Antoine pour son travail.

« Réduit à l'extrême pauvreté pour me perfectionner le mieux que je pouvais dans les sciences éthiopiennes: est-ce que je ne devais pas avoir recours à vous qui êtes le chef de l'académie éthiopienne ? N'ayant ni or ni argent je pouvais offrir mes travaux : ወአንሰ፡ ተሰፈውኩ፡ ከመ፡ ታብአኒ፡ ቤተክ፡ አመ፡ ርዕሰየ፡ ወትረሰየኒ፡ አንባቤ፡ ወዐቃቤ፡ መጻሕፍትክ፡ ዘኢትዮጵያ፡ ወጸሓፌ፡ ወተርጓሚ፡ ዘአሆሙ። ወአንተሰ፡ መተርክ፡ ተሰፋየ፡ የም፡ በአርምማትክ። እመሰ፡ ትፈዲ፡ ሊተ፡ እኩየ፡ በእንተ፡ ዘተብህለ፡ ቅድመ፡ አመ፡ ነገሩ፡ ለአቡነ፡ ሰላማ፡ ኢይሄኒ፡ ለክ። እስመ፡ ምክንያተ፡ ምጽአትየ፡ ኅበዝ፡ ብሔር፡ አንተ፡ ውእቱ፡ ወእምዝ፡ አሰፈውከኒ፡ በብዙኅ፡ ነገር። ይገኒኑ፡ ነዳይ፡ አመ፡ ይስእሎ፡ ለብዑል፡ ምጽዋተ። ወአንሰ፡ ኢየህሥሥ፡ እንበለ፡ ዕህይተ፡ ፃማየ፡ ወንስተተ፡ ብሩረ፡ የአክለኒ፡ የም፡ ወእፌድየ፡ በአእምሮትየ፡ ውስተ፡ ኩሉ፡ ነገር፡ ግዕዝ፡ ዘይትኅሥሥ፡ እምኔየ። እመሰ፡ አንተ፡ ኢትኅሥሥ፡ እምኔየ፡ እግዚአብሔር፡ ተሰፋሆሙ፡ ለነዳያን፡ ይከውን፡ ተሰፋየ፡ ወእሥይጥ፡ ፍሬ፡ ፃማየ፡ ለዘይሴሰየኒ። እግዚአብሔር፡ ይበርከክ፡ ወያስተፈሥሐክ፡ ወይፈጽም፡ ለክ፡ ኩሎ፡ ፈቃደቀ። አሜን። »

[Moi j'avais espéré que tu me ferais entrer dans ta maison au moment de ma vieillesse et que tu m'aurais institué lecteur et gardien de tes livres éthiopiens et scribe et traducteur de ceux-ci. Mais toi, aujourd'hui, par ton silence, tu as anéanti mon espoir. Si vraiment tu me payes avec du mal, à cause de ce qui a été dit auparavant lors de l'affaire de l'*abuna* Salāmā, ce n'est pas bien à toi. En effet c'est toi qui est la cause de ma venue dans ce pays et depuis tu m'as donné de l'espoir avec beaucoup de paroles. Est-ce qu'il se trompe le pauvre quand il demande l'aumône au riche ? Mais moi je ne cherche rien en dehors de la rétribution de mon labeur, et une petite somme d'argent m'est suffisante aujourd'hui, et je le rembourserai par mon intelligence dans toutes ces choses ge'ez qu'il me demandera. Si toi tu ne me demandes rien, alors Dieu l'Espoir des Pauvres est mon espoir

et je vendrai les fruits de mon labeur à celui qui me nourrira. Que Dieu te bénisse et t'apporte la joie et accomplisse pour toi tout ce que tu veux, amen.]

→ On trouve à la fin de cette longue exhortation à soutenir financièrement son activité intellectuelle une phrase qui résonne en écho avec la trame narrative du *Ḥatatā Zar'a Yā'eqob*, à savoir que le savant se met sous la protection de celui qui l'entretiendra (« je vendrai les fruits de mon labeur à celui qui me nourrira »). Cette nécessité du mécénat, du patronage d'un intellectuel par un homme riche, est longuement décrite au chapitre 11 du *Ḥatatā Zar'a Yā'eqob* : c'est la rencontre de Zar'a Yā'eqob avec Habtu, dans l'Enfrāz, qui va le rémunérer pour ses travaux de scribe et lui permettre de s'établir petit à petit à son compte dans la région, en restant sous la tutelle de ce dernier, qui devient son patron et sa famille d'adoption. C'est ce patronage qui va lui permettre de s'affranchir de la tutelle asservissante de l'église et de faire de ses ressources une véritable compétence professionnelle monnayable comme n'importe quelle autre activité d'artisanat. Les mêmes termes ge'ez sont employés dans la lettre et dans le texte du *Ḥatatā Zar'a Yā'eqob*, en particulier l'expression « fruit de mon travail », ፍሬ፡ ግግዩ፡ que l'on trouve à deux reprises dans le *Ḥatatā Zar'a Yā'eqob*, liés aussi à l'idée d'assurer sa subsistance⁷ (Littmann, 1904 p. 21 et particulièrement p. 22 : ወአበድር፡ ፍሬ፡ ግግዩ፡ እሴሳይ፡)

Fol. 19-20, DT, 9 mars 52

→ Juste est toujours fâché du silence d'Antoine. Mais cette lettre est écrite une semaine seulement après la précédente, ce qui montre l'acharnement de Juste à écrire à Antoine, et son attente fébrile de ses réponses en dépit du rythme nécessairement lent et aléatoire des échanges épistolaires entre l'Éthiopie et la France.

Moi je suis très pauvre aujourd'hui. J'espère que le Bon Dieu voudra bien m'envoyer quelque secours. ወበ[ን]ተዝ፡ እስእለከ፡ በእንተ፡ እግዚአብሔር፡ ፈጣሬ፡ ኸሉ፡ ወበእንተ፡ ፍቅር፡ ቢጽ፡ ዘብከ፡ ከመ፡ ትዘከረኒ፡ በኒሩትከ፡ እመሰ፡ ትኤዝዘኒ፡ እትኤዝዝ፡ ወአሠምረከ፡ በኸሉ፡ ጥበበ፡ ኢትዮጵያ፡ ወባሕቱ፡ ሀበኒ፡ ሲሳየ፡ እስመ፡ ነዳይ፡ አነ፡ ወአልቦ፡ ዘይሄሊ፡ ሊተ፡ እንበለ፡ እግዚአብሔር፡ ዘአነ፡ እስእሉ፡ በእንተአየ፡ ወበእንተአከ፡ [et à cause de cela je te prie

⁷ LITTMANN, E., 1904, *Philosophi Abissini, sine Vita et Philosophia Magistri Zar'a Ya'qob einsequē Discipuli Walda-Heywat Philosophia*, Paris [Corpus scriptorum christianorum orientalium 18-19, Scriptorum Aethiopicum 1-2], 65 et 66 p.

au nom de Dieu le Créateur de Tout et au nom de l'amour du prochain qui est à toi afin que tu te souviennes de moi dans ta bonté. Si tu m'ordonnes, j'obéirai et je te ferai plaisir avec toute la sagesse de l'Éthiopie, seulement donne-moi ma subsistance car je suis pauvre ! Et il n'y a personne qui s'occupe de moi si ce n'est Dieu que je prie pour moi et pour toi.]

J'ai traduit en ግዕዝ: [ge'ez] les Soirées de Carthage par Bourgade que les መምህራን [mamherān] de l'Abyssinie ont trouvées très propres pour questionner avec les musulmans. On en a déjà fait 4 ou 5 copies. Cette année ci je n'ai pu acheter de livres n'ayant pas d'argent. J'écrivis dans le mois de juillet un ዓውደ:ነገሥት: [Awda Nagašt] après j'ai songé à perfectionner mon dictionnaire ge'ez et à écrire ma grande grammaire aussi à écrire quelque chose en አምጋርኛ [amḥāriñā]. J'ai commencé à assembler des matériaux pour former un Rituel pour l'Église Éthiopique.

Fol. 21-22, DT, 29 mai 1852.

→ Comme toujours Juste s'insurge contre le silence de son correspondant. Il lui communique l'avancée de ses travaux sur le dictionnaire et la grammaire. Il semble avoir terminé sa traduction des Soirées de Carthage et s'attaque à d'autres chantiers. La phrase « L'écriture en ግዕዝ: c'est la meilleure manière de persuader les abyssins si attachés aux livres. » montre que Juste a bien conscience que la maîtrise du ge'ez reste sa meilleure arme pour s'intégrer à la société éthiopienne lettrée.

« J'écris aussi quelque chose de religieux pour le bien de la Mission. J'avais déjà travaillé en ge'ez les Soirées de Carthage par Bourgade avec quelques modifications. J'ai commencé à compiler un Rituel religieux complet de l'Eglise Etiopique mais je ne peux pas trouver tous les livres nécessaires faute d'argent, et le peu de livres que j'ai sont à milieu gâtés par les écrivains ignorans (sic) ou mauvais. L'écriture en ግዕዝ: c'est la meilleure manière de persuader les abyssins si attachés aux livres. (...)

Mgr. avait promis de venir par le Sennar et passer en Gojam. Nous n'avons rien su de lui: et nous irons le chercher. Le P. César est allé à Bafo. Moi j'irai par le Damot. J'ai une vingtaine de livres éthiopiens, je l'enverrais chez un ami à Betalihem et je partirai sans livres avec la connaissance du ግዕዝ:et avec la facilité d'écrire en cette langue je pourrais faire du bien ici, mais il faut faire la volonté d'autrui.

ወባሕቱ:ኢየሁዳ:ግ:ዘወጠንኩ:ነገረ:ግዕዝ:እስመ:ጥዕምት:ጥበቢሃ:እመዓር:: ወእምፈቀድኩ: ትሥመር:አንተ:በፃፃፍ:ዘኢየ:

ወአንተሰ፡ ታረምም፡ ምስሌየ፡ ወዝንተ (sic)፡ አርምም፡ ዚአከ፡ ያፈርሀኒ፡ በአንተ፡ ሕይወትከ፡ እስመ፡ እብል፡ ለእመ፡ ጥዑይ፡
ወአቱ፡ ኢየሳይግ፡ ይጽሐፍ፡ ሊተ፡ (sic) እግዚአብሔር፡ ይዕቀብከ፡ መዋዕለ፡ ብዙኃ፡ አሜን፡ ወአሜን።

[Seulement, je n'abandonne pas les affaires du ge'ez que j'ai commencées car leur sagesse est plus douce que le miel. Et j'aurais voulu que mon labeur te satisfasse mais tu gardes le silence avec moi et ton silence me fait craindre pour ta vie. Je me dis : « Est-il en bonne santé ? Je ne renonce pas à ce qu'il m'écrive ». Dieu te garde pour longtemps amen et amen]

→ La lettre se termine par le projet de faire imprimer le *Dāwit* et les cantiques et le *Weddāsē Māryām* pour les vendre 1 talari, à raison de 2 ou 3000 copies. « Il faudrait soigner beaucoup la correction et ne pas se fier à un seul original ». Puis Juste surenchérit avec un autre projet d'édition à destination du marché éthiopien, il s'agirait cette fois-ci de faire imprimer l'Ancien Testament ge'ez en 4 volumes et le Nouveau Testament en 3 volumes. On retrouve là encore le souhait de Juste de produire des textes.

Fol. 23-24, DT, 10 sept 52.

→ Juste a enfin reçu une lettre d'Antoine. Il se permet de lui en envoyer une correction très détaillée des erreurs dans les parties rédigées en ge'ez. Puis il donne le plan de sa grammaire et en justifie l'intérêt scientifique. Enfin, il discute de l'importance de la gémation.

Par ailleurs, il rapporte qu'il a vu Massaja dans l'Ifag, sans donner de détail et il termine ce court passage par :

« Mgr. m'a commandé de rester ici encore quelque temps pour compléter les travaux rituels et doctrinaux à l'usage de la Mission galla qui s'établit éthiopiennement. J'ai le temps et l'occasion de travailler aussi à la littérature éthiopienne ».

Fol. 25-26, DT 20 sept 52

→ Juste écrit deux lettres en même temps, celle-ci et la précédente, pour tester laquelle de la route du Sennar et de la route de Massawa sera la plus rapide. Dans cette lettre il donne son

avis et des corrections sur le catalogue de manuscrits éthiopiens que lui envoie Antoine. Il s'agit de la première version de la description de sa collection de manuscrits éthiopiens. C'est donc en ce début d'année éthiopienne (sept. 1852) que Juste découvre l'ampleur de la collection de textes de Antoine d'Abbadie.

« Un ouvrage bien important ne se trouve pas dans votre catalogue, c'est le tǝfüt ጤፋት ou grande histoire authentique (sic) du Royaume dont l'original se conserve scrupuleusement sur l'amba de Gixën et dont n'est pas facile d'en trouver ailleurs quelque copie. C'est bien autre chose que le Tarika Nagast. »⁸

→ Puis s'en suit une très longue liste de corrections. Il a peut-être conscience de la dureté de celles-ci car il tempère par :

« Mais vous êtes, peut-être, très fâché de ce que je viens vous faire le pédagogue sans en avoir aucun droit. C'est afin que vous me choisissiez pour votre correcteur d'Imprimerie lorsque vous imprimerez vos ouvrages éthiopiens. ».

→ Puis il réclame des ouvrages de distraction car il craint de succomber à la mélancolie et à l'envie de mourir. C'est la première mention à cette dépression qui ne va ensuite plus le quitter, jusqu'à sa mort en 1856.

Enfin, il décrit pour la première fois la trame narrative du *Hatatā Zar'a Yā'eqob*. Il fait entrer ce texte de façon explicite dans le corpus des textes éthiopiens et l'inscrit dans la quête d'exhaustivité poursuivie par d'Abbadie

« Vous avez trouvé des livres bien drôles comme le Dirsana Satnaël. Personne ne m'a pu dire où l'on peut le trouver. Moi aussi j'ai trouvé un livre étrange en Abyssinie. C'est une espèce de roman ou histoire biographique écrite par un philosophe déiste du temps des Portugais. L'acteur et l'auteur est un chanoine d'Aksum. Il fut persécuté par un motif de religion: il s'enfuit dans les bois et là seul, ayant pris dégoût à toute religion révélée il se mit à penser et parvient à se persuader qu'il y a un dieu créateur. Il doit être provident, mais nous ne pouvons connaître que très peu sa providence.

8 Dans une lettre du 26 oct 1853 il précisera : « Je vous disais que vous pourriez ajouter à votre catalogue la grande histoire authentique des Rois et de familles Nobles et Généalogies etcc. dit ጤፋት qui se trouve sur l'amba Gixan et il y en a aussi quelque copie à Gondar et ailleurs. »

La prière est bonne; Le Christianisme est faux, l'islamisme est faux comme toute autre religion révélée. Après la mort, l'âme est immortelle, elle doit aller à Dieu et voir un autre ordre de justice que nous ne connaissons pas si non que ceux qui auront fait du bien à leur semblables et tolérés les méchants, ils doivent être les plus dignes de Dieu, etc...

Lorsque j'allais à Zinga-Fariccë un tanqway ou devin de Wadla me fit voir ce livre écrit dans de mauvais parchemin et d'une écriture très irrégulière. C'est un petit volume. Je le priais de me le vendre pour un talari. Il me dit que même pour dix il ne l'aurait pas vendu, car il y a dans ce même livre beaucoup de recettes de médecine et de sortilège (sic) ça et là ajoutées. Je n'avais ni papier ni temps de le copier après, je lui envoyais même du papier. Mais jusqu'ici je n'ai rien vu. On pourrait l'appeler ሐተታ: ያዕቆብ: [*Hatatā Yā'eqob*] ou simplement መጽሐፈ: ያዕቆብ: [*Mashafa Yā'eqob*] Parce que l'acteur et auteur se nomme Yaiqob. Il me semble intéressant pour l'histoire du temps et pour la nouveauté du genre en Abyssinie. Je ferai du tout pour l'avoir (sic). »

→ Pour finir cette lettre, Juste se plaint très amèrement de l'inimitié que lui portent le frère d'Antoine et ses amis, sans pourtant le connaître ; de sa pauvreté qui est, selon lui, la raison pour laquelle les grands le méprisent ; de « l'injustice des étrangers » à laquelle le livre la prétendue « protection » du gouvernement français envers les missions catholiques.

Fol. 27-28, lettre du 15 nov 52, Dabra Tābor, à Arnauld d'Abbadie

Il réclame au frère d'Antoine de l'encre et se plaint de la mauvaise qualité de l'encre éthiopienne. Il dit que le consul Plowden lui donne de temps en temps de l'encre. Ses réclamations font écho à la notice latine accompagnant le manuscrit sur papier du *Hatatā Zar'a Yā'eqob*.

Fol. 29-30, lettre du 15 nov 52

N°13

9 « et si je l'avais écrit avec une encre éthiopienne, il aurait fallu craindre l'humidité pendant le voyage. C'est pourquoi, après avoir reçu du proconsul Plauden [Plowden] un peu d'encre européenne, afin de l'écrire [le livre-copie], je m'en suis servi [de cette encre], bien qu'elle se prête fort mal au [tracé] orné de l'écriture éthiopienne ». (ms. BnF Eth. Abb. 234, fol. 30v-31v, traduit du latin in : Wion, 2013, <https://journals.openedition.org/afriques/1063#bodyfn19>)

→ Lettre assez drôle, dans laquelle Juste se moque de lui-même comme étant un vrai érudit, qui sait orthographier chaque mot de la langue ge'ez, et qui n'a rien d'un génie. Il a l'« esprit vide ». Or ce sont bien de telles compétences que l'on cherche dans une académie, aussi il pourrait bien avoir le professorat à l'« académie éthiopique » présidée par Antoine d'Abbadie ! Puis Juste se moque assez cruellement du fait qu'un autre savant prétend avoir trouvé les sources du Nil et que la découverte d'Antoine est désormais jugée invalide. On voit là l'ambivalence de la relation à distance que Juste d'Urbain construit avec Antoine, faite de ressentiment, de mépris, d'envie tout autant que d'admiration et de désir d'être protégé, entretenu et encouragé.

« En général, on donne le nom d'አምኃራ: ou አማራ: à tout pays en Abyssinie qui n'est pas Tigrë ou Galla, en particulier on donne ce nom au pays au sud du fleuve Baxilaw. »

Fol. 31-32, DT, 10 fév 1853

lettre n°14

→ La lettre mentionne d'abord les lois anti-tabac proclamées par *rās* Ali.

Surtout, elle revient en détail sur la découverte du *Ḥatatā Zar'a Yā'eqob* et annonce le *Ḥatatā Walda Ḥeywat*, qui n'a pas encore été trouvé.

« J'ai trouvé enfin ce livre étrange que je vous annonçais dans mon précédent numéro. J'en avais [sur une rature] fait une traduction pour vous l'envoyer puis en pensant qu'il n'était pas convenable de vous envoyer la traduction plutôt que l'original j'en ai commencé une copie dans de (sic) papier très fin et par un caractère très petit afin de le pouvoir envoyer dans une lettre. Je vous l'enverrais à la première occasion sûre. Voici le contenu. Un homme d'Aksum dit Zar-a Yaiqob après avoir appris les sciences du pays enseigna l'explication de la Bible à Aksum. Après, lors de la persécution causée par le Patriarche Alfonso s'enfuit et demeura deux ans dans les bois. Là étant seul /il examina^{10/} l'homme et les religions et il parvint à se persuader qu'il y a un Dieu qui par sa Providence régit le tout. Toutes les religions révélées sont fausses. Il trouve dans l'ancien et dans le

10 Ajout dans l'interligne supérieur. Cet ajout, comme les suivants notés entre deux //, tend à montrer que Juste d'Urbain recopie un texte qu'il a rédigé auparavant.

nouveau testament et dans le quran des choses qui répugnent, dit-il, avec la Sagesse du Créateur. Il admet pour règle de notre conduite l'intelligence ou raison ልቡና፡ que Dieu nous a donné. L'homme, dit-il, cherche à s'opposer à la sagesse du Créateur à fin de faire valoir la parole menteuse mais /le Créateur/ est plus [illisible] que l'homme et il le réduit bon grès mal grès à ses lois. On a beau dire : soyez vierges : la force de la nature portera toujours l'homme vers la femme et la femme vers l'homme... Après la mort de Sisinius ሱሱንዮስ (sic) il sortit des bois et il alla à un pays du Begamdir dit Infraz chez un homme riche : il ne voulut plus enseigner mais il gagnait son pain par l'écriture de sa main. Il prit femme et eut un fils. Toujours en examinant et en vivant selon les lois de la nature, il vit les neveux de son fils. Dieu les bénit et devinrent riches et honorés (sic). Zar-a Yaiqob vécut 93 ans et mourut en paix et dans la confiance en Dieu. Il admet l'immortalité de l'âme et cherche à la prouver, aussi l'utilité de la prière. Il dit d'avoir vécu chrétien en apparence et d'avoir trompé les hommes parce qu'ils veulent être trompés. Il écrivit ce livre l'an 58 de sa vie. Son disciple Walda Hiywat /surnommé Mitiku/ y ajouta l'histoire de sa mort et dit d'avoir écrit aussi un autre livre sur la sagesse que Dieu lui fait comprendre. J'ai cherché mais je n'ai pu trouver encore le livre de Walda Hiywat. Pourtant un dabtara de Dabra Tabor qui a ses parents dans une île du lac Zana m'a dit de l'avoir vu et il m'en a promis une copie pour un taler. »

Fol. 33-34, DT, 7 mars 53, n°15

→ Juste parle longuement de sa dépression (« taedium vitae », dégoût de la vie). Il mentionne aussi un Livre d'Hénok qu'il a acheté et dont l'exemplaire serait parfait. Il sait que Antoine d'Abbadie en a déjà un exemplaire. Il pense qu'il faut le publier.

Fol. 41-42, lettre n°20, Bëta lihëm, 18 septembre 53

→ Juste dit qu'il pensait écrire un opuscule intitulé *L'Abyssinie et les Abyssins* pour servir aux voyageurs étrangers, afin qu'ils évitent les comportements déplacés et qu'ils ne soient « raillés et maudits, pillés et même tués ». Ce texte aborderait les questions culturelles et aussi politiques. Mais

il n'en a plus le courage et il laisse ce soin à Antoine ou à Arnauld « le plus sensé de tous les européens qui ait su se conduire en Abyssinie ».

Il préfère donc, explicitement, continuer à se plaindre. Il a toujours des problèmes d'yeux, et aussi la gale. Surtout la guerre et les pillages ont vidé les marchés. « J'aime le café et le tabac, je n'ai ni l'un ni l'autre ni le moyen d'en avoir ».

Il se plaint longuement et amèrement de manquer de livres, de n'avoir accès qu'aux « sottises éthiopiennes qui ne font qu'appauvrir l'esprit ». « Que mes vœux parviennent au cœur de quelque philosophe (σοφός dans sa première et vraie acception) et qu'il ait pitié de moi qui suis un vrai philosophe (σοφῶ au lieu de σοφός) »

Mais alors pourquoi s'est-il éloigné de l'Europe, de la France, s'il souffre tant du manque de nourriture intellectuelle ? mais « quand on ne peut pas tout dire il vaut mieux se taire. Cependant si *ita est in factis*, j'écrirais consciencieusement ma vie ou Histoire de ma Pensée (les matériaux sont tout prêts) et après ma mort l'on verra si c'est moi qui doit rougir de ma misère spirituelle d'aujourd'hui ou si ce sont d'autres ».

Plus loin « je suis dans la persuasion que le suicide est immoral (sic) et contraire aux desseins de la providence que j'adore, et comme une révolution de la créature contre son créateur. » Puis il décrit longuement les sentiments suicidaires et dépressifs qui l'habitent, l'ivresse que cela lui procure.

→ cette lettre est à mon avis essentielle pour comprendre l'évolution de la pensée de Juste, au niveau intellectuel comme au niveau émotionnel et matériel, car les deux semblent intimement liés. Au fur et à mesure que sa situation se dégrade (maladies, misère), il prend en aversion son environnement éthiopien et il se persuade qu'il est son propre point de référence. Le découragement et l'ambition d'écrire une œuvre fondamentale s'alimentent l'un l'autre. Plus il désire faire œuvre de philosophie, moins il se sent en mesure de réaliser ce travail. Il se trouve dans une spirale d'autodénigrement et de très grande ambition.

Fol. 49-50, lettre 24, Bétalihëm, janvier 1854

« Quant à ma grammaire et à tout autre travail bon ou mauvais, fut-il un chef d'œuvre, je ne le publierais jamais et je ne permettrai jamais de le publier en mon nom. Vous n'avez sans doute

aucun besoin de mes barbouillages éthiopiens pour vous faire connaître du monde savant et je ne vous les offrais pas dans ce but là. Parbleu est-ce que vous avez pu le soupçonner ? Je vous les offrais afin que si vous y trouviez quelque chose d'utile vous auriez pu le refaçonner à votre manière et puis le publier anonyme ou sous un nom quelconque comme de l'académie ou de l'institut ou autre société littéraire. C'est afin que mes travaux ne périssent pas avec moi qui suis très périssable ».

→ Dans cette lettre, s'affirme la tendance qu'a Juste d'Urbin à vouloir dissoudre son existence en tant qu'auteur dans un principe plus élevé et général qui serait celui de la science, du savoir. Ensuite il parle de poésie et de double sens. Après cela il fournit deux exemples en amharique, sur les guerres récentes du *rās* Ali et de Kāsā :

« La poésie sacrée consiste à savoir ménager et mêler l'Or avec la Cire comme disent les Abyssins, c.a.d. le figuré avec la figure. L'école moderne en persiflant l'ancienne fait un grand usage de ce mélange de la figure dite sam avec le figuré dit warq. Si je vous disais par exemple :

1. አንጦንስ፡ ንጌር፡ ወመስተሣህል፡ ያዕቆብ፡ ልብከ፡ አዕቃዬ፡ ቂም፡ ሰኮና።
2. እምነ፡ ልያ፡ ትዕቢት፡ እንተ፡ ታጠፍአ፡ ልቡና።
3. ጥቀ፡ አፍቀራ፡ ለራሔል፡ ትሕትና።
4. ጸሎትከ፡ የሐንስ፡ እስመ፡ በበትረ፡ ወርቅ፡ ፍቅር፡ ለምንግሥተ፡ ሰማይ፡ መጠና።
5. ኢይደቅሂ፡ ምሳሌ፡ ዝንቱ፡ በነቢብ፡ ሐሰት፡ ፍና።
6. ሐመልማል፡ ፍቅረ፡ ወርቅ፡ ቀዳሚ፡ ኢያማሰና።
7. ለነደ፡ እሳት፡ ዓይንከ፡ ዘያስተፌሥሕ፡ ብርሃና።
8. ኅብ፡ ሠምረ፡ ወፈቀደ፡ እግዚአብሔር፡ አምላኮ፡ ሲና።

1. Antonius benigorus et clemens, Jacob (cire) cor tuum (or) supplantator plantae indignationis (a).
2. Super Liam (cire) superbiam (or) quae extinguit intelligentiam (b).
3. Multum praedilexit Rachelem (or) humilitatem (cire)
4. Oratio tuae (or) Joannesi (or) mensuravit regnum calorum (c) (cire)
5. Nec cadat parabola hae in via locutionis mendacii
6. Vividitas (cire) amor auri antiquus (or) non corrumpat (cire)
7. Flammam ignis (cire) oculum tuum (or) cuire lux laetificat
8. Ubi planuit ei et voluit Deus Sinai

(a). Le mot ቁጥጥር est difficile à expliquer vindictae studium. Votre rancune est peu; *haine cachée avec volonté de vengeance*, voilà l'idée. Je ne connais pas un seul mot qui lui répond. »

(b) ልቡና፡ on pourrait le traduire pour (sic) raison car nafs labbāwit anima rationalis est mieux dit que nafs nabābit.

(c) parabole tirée de l'Apocalypse »

(...)

« Je commence à me faire conscience de manger les revenus de la mission vu le peu que je fais pour elle vis à vis de mes compagnons, car je suis fait plutôt pour écrire que pour enseigner la doctrine parlée. Mes écrits éthiopiens auront sans doute leurs effets, mais il sera trop tardif. Si je vous demandais de l'argent c'était dans ce but là. Je vous offrais mes travaux faits et à faire, tous. Je croyais, vu votre immense revenu que vous auriez pu m'acheter sans vous priver d'un livre ou d'un instrument d'astronomie (vos paroles). »

Fol. 51-54: lettre 25, Pâques 1854

→ À plusieurs reprises Juste d'Urbain a évoqué la petite vérole (ou syphilis) qui ravage l'Éthiopie à l'époque. Dans cette lettre il décrit très longuement la mort de cette maladie de la femme qui tenait sa petite maison : « une servante, âgée environ de 30 ans, laide comme un démon mais bonne comme un ange, et sage trois fois plus qu'une abyssine. » Il la pleure, tombe malade après son décès, délire, a peine à se remettre du chagrin que lui a causé cette disparition.

Seule une lettre et 50 thalers envoyés par Antoine d'Abbadie lui redonnent goût à la vie. Il conclut ce passage par « Mais je suis un extravagant, un fou. Je pourrais enfanter un roman, rien de plus. »

(...)

« Quant à mon Nagara ou plutôt Hatata Zar-a Yaiqob je pense qu'il est bien imparfait: car après j'ai trouvé un autre exemplaire bien plus correct. Il y aussi le livre de Walda Heywat annoncé dans le Zar-a Yaiqob. J'ai acheté ce volume pour un thaler. Si j'avais une occasion sûre je vous l'enverrais avec mon dictionnaire Giiz-Français et ma grammaire. Tôt ou tard, le tout sera pour vous. »

→ Juste dit avoir eu accès à deux manuscrits différents du *Hatatā Zar'a Yā'eqob*, le second étant « bien plus correct », sans que l'on sache selon quels critères. Il a aussi enfin trouvé le *Hatatā Walda Heywat*. Cela permet de dater à ce début d'année 1854 l'achèvement du manuscrit 215, qui est en effet complet, puisqu'il comporte les deux textes, et dont le texte du *Hatatā Zar'a Yā'eqob* est sensiblement différent de celui de la première copie datée de février 1853 (ms. BnF Eth. Abb. 234).

Il a l'intention, à cette date, de ne faire parvenir qu'une petite partie de ses manuscrits à savoir les *Hatatā*, le dictionnaire et la grammaire. Cela montre le statut privilégié des *Hatatā* dans son travail.

Fol. 55-56, lettre n°26, 5 mai 1854

« Comme mon esprit ne me présente pas pour à présent de quoi remplir cette lettre = Je met mon âme en train de babiller= Je n'ai jamais aussi étudié l'homme que depuis que je suis en état de moins le comprendre c.a.d. depuis que je suis en Abyssinie éloigné de tous les moyens qui pourraient m'aider dans la recherche de la vérité. Lorsque j'étudiais la psychologie quelques unes des preuves qu'on y rapporte en faveur de spiritualité (sic) de l'âme humaine me semblaient des démonstrations. Toujours est-il au moins ce que dit Sherlock qu'il est plus facile de prouver la spiritualité de l'âme que sa matérialité. Je n'en doute pas aujourd'hui et je n'en douterai jamais peut-être. Mais lorsque j'examine mon âme, je vois que la dépendance du corps est si grande, qu'il semble qu'elle n'ait pas un principe de vie à soi. Je sais tout ce que disent les anatomistes sur les merveilles du système nerveux qui n'est presque jamais entièrement sujet à l'empire de l'âme. Mais venons à la pensée. Descartes est beau avec ses idées innées. Mais mes maîtres et mes observations m'ont fait croire que nous n'avons que des idées acquises (acquise) ou fictives (fittizie) c'est-à-dire des idées composées de celles qu'on avait déjà acquies par les sens. Aussi il m'est presque impossible de m'imaginer un être immense sans étendue, une éternité sans succession c'est-à-dire sans

temps etc etc parce que mes sens ne m'ont rien appris qui valut cela. Or si mon âme avait un principe de vie à soi, si elle était spirituelle, elle devrait me savoir dire quelque chose sur la nature de l'esprit, et sur ce qui se passe hors de la matière et du temps. D'ailleurs comment un esprit peut être empêché par des parois matérielles de comprendre au moins ce qui se passe autour de lui ? C'est la volonté du Créateur, voilà la seule réponse, qui a fait croire à quelqu'un que notre âme n'est qu'un ange méchant renfermé dans le corps comme dans une prison jusqu'à ce qu'il ait expié ses fautes. »

→ Il continue sur la nature des songes, preuves que l'esprit ne sommeille jamais, puis toute la lettre traite des questions de la dualité ou non corps-esprit, et dans une certaine confusion entre esprit et âme. Il aborde aussi le thème de l'esprit des animaux.

« Je vous disais autrefois que je pourrais faire un roman et rien de plus. Je pourrais aussi faire **des hypothèses....** C'est assez des rêves »

→ il me semble que dans cette longue lettre entièrement philosophique, Juste avoue qu'il est l'auteur d'une pensée réflexive. Il la termine sur :

« Monsieur, j'ai relu cette lettre et je l'ai trouvée extrêmement hétéroclite. (...) Je vous disais autrefois que je suis devenu fou, or on peut passer à un fou des sottises bien plus extravagantes que celles-ci. »

Fol. , n°28, Betalehem, 14 juillet 54

→ Il se présente à nouveau comme l'euro péen qui connaît le mieux le ge'ez, et particulièrement sa prononciation, notamment car il a eut « le courage de salarier un Dabbara railleur » qui s'est moqué de ses erreurs de prononciation jusqu'à ce qu'il susse prononcer parfaitement le ge'ez.

Puis il parle de ses ascendances françaises, se dit héritier de vagabonds et vagabond lui-même, répète qu'il n'a aucun intérêt pour l'Italien et tout ce qui est italien. Il dit qu'il a écrit sa biographie dans laquelle il a :

« exposé les causes qui m'ont fait aller de travers. On m'appela Gian Giacomo, Jean-Jacques du nom du grand Rousseau, peu à propos. L'usage de la communauté religieuse à laquelle j'appartient (sic) changea mon nom et surnom et me donna le nom par lequel je suis connu aujourd'hui. (...) Je n'ai ni biens, ni maison, ni parents, je n'ai que Dieu et mon âme. Ce corps est un rien que j'aime à perdre. Si je sais quelque chose, je ne le dois qu'à Dieu et à moi. Personne ne m'a instruit ni fait instruire. On n'a fait qu'empêcher ou retarder le développement de mon esprit. Je crois avoir sur Dieu et sa providence des idées très juste et j'ai l'orgueil de ne les avoir reçues de personne. J'ai été moi-même mon maître. Je ne dois rien à L'Italie. »

Fol. 61-62, lettre 29, Betalehem, août 54

Il annonce que Mgr. de Jacobis a été arrêté à Gondar à cause de sa religion et qu'il est possible que lui-même soit arrêté. Au messager qui est venu lui apporter cette nouvelle, il a ri au nez et a rétorqué qu'il n'est « pas mêlé aux affaires de religion. J'ai ma sainte religion agréée de mon créateur qui me donne le droit de résister à la force injuste par la force juste. Dieu est mon droit était un emblème britannique, c'est aussi le mien. J'ai tout disposé afin que tôt ou tard mes écrits vous reviennent. »

Fol. 65-66 : lettre 30, du 15 sept 54, à B

→ à propos des persécutions menées par *abbā* Salāmā et Kāsā et de leur demande de faire une profession de foi aux catholiques et au *ṣagā leḡ*.

→ Juste cite Leibnitz : « Ce n'est pas peu de chose que d'être content de Dieu et de l'univers » « et c'est là le premier et peut être le plus précieux fruit d'une recte foi », car en effet malgré son extrême misère, Juste a la foi, il est « content de Dieu » et donc n'a pas peur de l'épée de Kāsā.

« La solitude où je suis ici m'a contraint à **l'examen ou plutôt à des hypothèses** pour voir s'il y a un moyen d'être content de Dieu et de l'Univers. Car sans cela il vaudrait mieux pour moi ne pas être sorti du néant. Je n'ai pas voulu examiner d'abord s'il y a ou non un Dieu. J'ai trop d'intérêt à

croire qu'il y a un Dieu et une providence. Sans cela moi-même je ne suis rien, et tout n'est rien... et je n'existe pas... et je me f. bien de tout le reste. Un Dieu est une Providence. Ce fondement posé comme un principe démontré, j'ai dû faire bien de **longs examens et d'étranges hypothèses** pour accorder ce Dieu et cette Providence avec l'ordre actuel de l'Univers pour en être content. Tous les vieux récits, tout en voulant faire accorder cet ordre avec cette providence ne faisaient à chaque pas que m'en rendre le désaccord plus sensible. J'ai rejeté tout, pas comme faux ou douteux, mais parce qu'il ne me contentait pas. J'ai cru voir un autre accord qui me contente et selon cet accord je ferai **ma profession de foi** qui sera trop longue pour être ajouter ici même en abrégé. Vous l'aurez tôt ou tard. »

→ Puis il explique ce qu'est la profession de foi *tewāḥdo*, anti *śost-ledet* et anti *śagā leḡ* que les prêtres éthiopiens doivent aller prononcer. Il donne aussi des détails sur le lien entre la Vierge et le Fils que les goḡḡamites auraient perverti.

Fol. 73-75, lettre n°31 du 27 nov. 54

→ Longue lettre désespérée et agressive où il répète son amour pour Antoine d'Abbadie, son unique désir de travailler pour lui plaire, sa déception de ne lire dans ses lettre que si peu d'intérêt pour lui et ses travaux. Il propose à nouveau ses compétences de bibliothécaire pour sa collection de manuscrits ge'ez, ou de typographe et relecteur pour ses éditions. Il lui dit qu'il fait de son mieux pour acquérir pour lui les manuscrits qui manquent à sa collection mais qu'il est pauvre, que les *berr* qu'Antoine lui envoie lui serve avant tout à vivre.

Fol. 76-77, lettre 32, B., 1 mars 55

→ Kasa est devenu *aṣē Tēwodros*, *neguśa nagaśt* d'Ethiopie

Lettre 33, du 15 avril 55, écrite à B., la dernière avant son exil.

Lettre 34 est écrite le 7 juin 55 à « Gadarit dans le Sudan ou Sennar » .

Il y raconte son arrestation par des soldats armés qui ont mis pèle mêle toutes ses affaires dans des outres. Il n'a pas perdu grand-chose si ce n'est « les livres des machabéens, un bon sawasiw et le nouveau testament de l'édition de Londres corrigé et ajouté des mikinyat. Tout cela est bien peu de chose. Ce qui est plus considérable, j'ai perdu sans savoir comment 7 cahiers de mon dictionnaire éthiopique perte purement matérielle car Dieu m'a conservé la première copie avec toutes les notes et corrections. J'ai perdu aussi deux cahiers contenant à peu près 200 መወደስ: [mawaddes] choisis, perte irréparable »

Il est emmené au camp d'abbā Salāmā, John Bell, conseiller de Tēwodros, parle en sa faveur. Juste doit prêter serment de quitter l'Éthiopie et de ne jamais y revenir. Il doit payer 20 thaler pour racheter ses effets aux soldats. Puis il est conduit à Gondar, enfin à Mattama.

Fol. 84, lettre 3 « de ma route », le 17 août 55, au Caire

« Je vous aime comme une femme passionnée aime son bien aimé ».

Il dresse un catalogue de ses manuscrits, qu'il donne explicitement à Antoine.

le n°11 est un ሐተተ:ዘርዐ:ያዕቆብ: ወወልደ:ሕይወት: Examen de Zar-a Yaiqob et de Walda Heywat.

Sans commentaire, alors que la plupart des mss en ont.

Je n'ai lu l'abondante correspondance envoyée du Caire que jusqu'au folio 93. J'en comprends pour l'avoir parcourue qu'il a renoncé à rentrer en Italie, à aller chez Antoine alors que c'est ce qu'il appelait de ses vœux, et qu'il a demandé à repartir en mission alors qu'il ne veut plus souffrir les douleurs qu'il a souffert...

Il semble être dans une confusion grandissante. On peut imaginer qu'il avait contracté la syphilis, si fréquente à l'époque et dont il dit explicitement que la femme avec laquelle il vivait est morte. Cette maladie pouvait faire des lésions cérébrales irréversibles, entraînant des accès de folie comme de la dépression.

Fol. 109-110 : lettre du Caire, 10 février 56 :

→ Juste parle de lui comme d'un homme désespéré, fini, désirant la mort, l'abandon, l'oubli. En proie au doute, à la maladie. C'est la prose d'un homme gravement dépressif. Il est aussi épris de liberté, parle dans cette lettre et les suivantes de sa peur de l'ḫḏḏḏ, du service, de la contrainte. Il ne veut ni être au service d'Antoine, ni à celui de la Congrégation.

Fol. 113 : lettre n° 53, datée du 30 mars 56, écrite au Caire.

C'est sa dernière lettre écrite au Caire. Dans cette lettre et dans la précédente (7 mars 56 au Caire), Juste précise qu'une caisse avec ses manuscrits est envoyée pour Antoine, au pays Basque, en passant par Alexandrie par l'intermédiaire de Mgr Gasquo (ou Guapo). Juste va repartir vers le Soudan, c'est une lettre d'adieu dans laquelle il s'excuse de ne pas avoir accepté l'invitation, présentée comme insistante, d'Antoine de venir loger chez lui au pays basque pour continuer ses études. Juste présente pourtant son départ pour la mission chez les galla comme contraire à ses désirs. Elle se termine ainsi :

« J'aime à vous répéter qu'en m'éloignant de vous je voudrais être contraint de m'en approcher, précisément comme la femme (pardonnez la comparaison mais elle fait trop à mon propos) qui tentée s'enfuit en désirant d'être retenue et violentée... Elle ne doute pas de la sincérité de celui qui prie: mais il y a des convenances sociales pour elles... et nous.

Votre bien dévoué,
Just d'Urbino »

Fol. 115 : lettre de Juste d'Urbino à Arnauld d'Abbadie, datée du 16 ---- 1856 au Caire.

Juste d'Urbino lui demande s'il est encore en Égypte, à Alexandrie, et s'il peut se charger de prendre ses manuscrits pour son frère, comme celui-ci lui a demandé.

Fol. 117, lettre 54, de Kartum, 28 juin 56

Il est parti du Caire le 5 avril.

C'est son ultime lettre.

Fol. 121-122 : « catalogue des livres éthiopiens envoyés à M. Ant. d'Abbadie »

Dans la marge gauche, une colonne intitulée « Volume », c'est la colonne des chiffres.

Cette liste est de la main de Juste, la lettre dans laquelle elle trouve place n'est pas datée.

1. Weddasë Amlak – Weddasë Maryam
2. Nagast (4 livres) – Hënok – Iyob Daniël
3. Taammira Maryam
4. Isaiyas – Daqiqa Nabiyat – Ērmyas
5. Fitha Nagast (manfasawi wasegawi) sur papier, copie exacte et corrigée
6. Kidanat ou Sir'ata bēta Kristiyan
7. sur papier non encore relié Yaamat arkē – igziabher nagsa
8. Salomon amistu mazahift
9. Sur papier non encore relié. Mazhafa Kristinna – id Qandil – id Taklil – Malk'a Yostos (Yostos moi !) - Nagara Maryam – Tomara Atnatewos – Lifafa zidiq – Mahsasa Basilyos – Abgaryos – Malk'a Lissan – Golgota- Guba'ë Qenë
- 10 9¹¹– Hatata Zar'a Yaiqob – Hatata Walda Hiywat
11. Saqoqawa Nafs – Dirsana Rufaël- Dirsana Mikaël
12. Mazhafa Minkuisinna
13. Malk'a Iyob – id Diyosqoros – id Qirqos – id Fiqtor – id Istifanos – id Sillus Qeddus – id Masqal – id Nob – id Marmahnam – id Glawidēwos – id Marqorewos
14. Orit za-lidat
15. Orit zazaat wa zalēwayan
16. Tobit – Daniël
- 17 – Malk'a Giyorgis – id Mikaël – id Takla Haymanot – id Gabriël – id Pētros wa Pawilos

11 Juste a d'abord inscrit le chiffre 9, puis l'a barré deux fois pour le remplacer par le chiffre 10.

18. Mazhafa Bahiryi

(fol. 121 v)

19. akkonu biisi – malka Gabriël

20. Ya fidal tirguamë – yazalot haymanot tirguamë

Ma grammaire éthiopienne en 7. cahiers de 40 pages chacun, plus trois cahiers de mon dictionnaire. Le reste de mon dictionnaire a été perdu dans mon arrestation, et je n'ai pas eu la bonne volonté de le recopier pendant mon séjour en Égypte, car j'ai l'original qui appartient aussi de plein droit à M. Ant. d'Abbadie et qui l'aura après ma mort. Je tâcherai d'achever la copie et de la lui envoyer. Mais je ne hasarde pas de lui envoyer maintenant l'unique original que je tiens de peur qu'il ne se perde; ou qu'il <n'arrive qu'il>¹² ne soit pas compris, car il y a des notes et des errata corrigé intelligibles seulement pour moi. Que M. d'Abbadie me pardonne la paresse du sot égyptien. J'aurais pu écrire même en Égypte : j'espérais des jours et des climats plus favorables. Le courage m'a manqué.

J'avais promis dans la grammaire et dans le dictionnaire de signes un (w) sur toute lettre à son double, je ne l'ai pas fait partout. Je me réservais de le faire dans une revue. Je suis un *vaurien* dans son étymologie vaut-rien nihit valet. Parturient montes nascetur ridiculus mus¹³. Au désespoir j'ai brûlé hier six cahiers de mes manuscrits qui ne valait rien. J'en brulerai encore beaucoup. Je me sens puissant et je ne produis que des sottises. À l'oubli donc moi et mes productions.

(fol. 122) Mr d'Abbadie est prié de voir dans ma grammaire ce qu'il y a relativement à la versification et à la poésie éthiopienne, et, s'il y a quelque chose de bon, d'en faire ce qu'il voudra. »

¹² Inséré dans interligne supérieur.

¹³ « La montagne est en travail. Elle accouchera d'un rat ridicule ».